

Le carnaval de Skyros : un exemple de syncrétisme (note de recherche)

Yvonne de Sike

Volume 17, Number 3, 1993

Masques démasqués

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/015278ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/015278ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

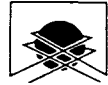
Cite this article

de Sike, Y. (1993). Le carnaval de Skyros : un exemple de syncrétisme (note de recherche). *Anthropologie et Sociétés*, 17(3), 119–123.
<https://doi.org/10.7202/015278ar>

LE CARNAVAL DE SKYROS

Un exemple de syncrétisme

(Note de recherche)



Yvonne de Sike

Pendant les trois semaines du carnaval, les ruelles escarpées de Skyros, île grecque de la mer Égée sortie des mythes anciens, résonnent des chants et des bruits désordonnés des cloches et des sonnailles. Ce sont les *Geroi*, les Vieux par euphémisme, ces personnages tenant à la fois du bouc et du berger, qui, ceints de cloches, munis de longs bâtons, frappent la terre avec vigueur et miment des danses entrecoupées de violentes secousses du corps, à la limite de l'extase. Des courses effrénées vers le monastère de saint Georges, perché sur la colline de l'ancienne acropole, prouvent combien le saint patron, lui aussi, se réjouit de la fête.

Habillé du costume traditionnel du berger, le Vieux endosse à l'envers la grosse cape en laine foulée, pour donner ainsi le ton du carnaval. Son visage est couvert d'un masque fait dans la peau entière d'un chevreau, dont la tête pend sur la poitrine. La « ceinture » de cloches est plus ou moins fournie, selon la capacité et la force physique du Vieux et son expérience de la fête.

Dans le sillon des Vieux, s'inscrivent les « Korelles », hommes travestis, portant des pièces du costume traditionnel. Tantôt elles poursuivent les Vieux, tantôt elles s'éloignent dans une attitude qui simule les jeux d'attraction sexuelle, la copulation et le rejet. Ces deux personnages, toujours habillés rituellement au sein des familles de vêtements traditionnels qui font partie du patrimoine, sont, pour reprendre les termes des observateurs du début du siècle, « des produits locaux ». À ce propos, il est intéressant d'ajouter que même de nos jours les Vieux et les Korelles sont toujours recrutés parmi les jeunes originaires de l'île, tandis que les autres rôles peuvent être investis par des « étrangers », amis ou alliés des habitants de l'île.

Compagnon indispensable du couple, le « Frangos », le Franc, est un produit « allogène » : habillé, selon son « goût », de vêtements modernes, masqué lui aussi, muni d'une conque, d'une trompette ou d'un haut-parleur, il est censé faire du bruit, mais aussi s'exprimer librement et ne jamais s'éloigner du Vieux dont il est le serviteur et le protecteur.

Parfois des « Kyries », des dames, travestis en vêtements modernes féminins, font partie du groupe. Elles accompagnent les Francs. La distinction entre les Korelles et les Kyries est toujours une question d'habillement, qui détermine dans le jeu des acteurs locaux une distinction nette entre « Nous » et les autres. Des groupes d'enfants ceints de cloches, de bouts de roseaux, déguisés ou non, dans un état de joyeux épanouissement entourent les principaux héros carnavalesques.

La procession guidée par le Vieux apparaît dans la rue centrale dans un tintamarre de cloches, de crécelles, de cors et de hurlements de joie. Tous dansent et miment, ils taquinent les spectateurs, tous ceux que l'âge, le sexe, la condition sociale ou l'origine excluent des rôles de protagonistes. À ceux-ci s'ajoutent de nos jours les « touristes » que la presse nationale ou la télévision informent sur l'originalité d'un spectacle « digne des fêtes dionysiaques ».

Parfois, le libertinage verbal des assistants fait concurrence aux gestes des acteurs ; c'est un moyen de participation active à l'instar du *comos* ancien, satire à l'origine de la comédie.

Le Geros doit être un *technitis*, un expert dans la danse qu'il pratique pour faire sonner les cloches et en même temps se montrer souple et agile. Les Kyries se révèlent plus efficaces que les Korelles dans l'imitation des gestes et des provocations sexuels, pour le plus grand amusement de l'assistance.

Les Frangi et les « femmes » du groupe chassent les spectateurs particulièrement audacieux en leur jetant des poignées de cendres ou de farine qu'ils transportent dans leurs sacs suspendus à l'épaule, comme tous les paysans en déplacement. Les Vieux affichent, eux, un talent indéniable dans les assauts qu'ils portent aux spectateurs et peuvent même devenir menaçants pour se frayer le passage lorsque la foule, soit par curiosité soit intentionnellement, se presse autour du groupe.

Car la destination finale du cortège est le monastère du saint patron, Georges, au flanc de l'ancienne acropole. Protecteur des bergers dans toute l'aire balkanique, veillant sur les animaux lors des transhumances, saint Georges devient à Skyros un saint maritime à l'instar du saint Nicolas méditerranéen. Mais, à l'occasion du carnaval, il retrouve sa vocation traditionnelle de patron des bergers et des troupeaux.

La montée vers le monastère est l'occasion de compétitions entre groupes rivaux : la réussite revient à celui dont les séances de danses et de chants n'ont ni entravé ni compromis la vitesse du parcours.

Être de la fête est l'occasion de beuveries et d'ivresses répétées, mais aussi et surtout de bravoure : car les cloches pèsent plusieurs kilos et pour endurer une soirée de danses, le *Geros*, le Vieux, doit avoir les reins solides. Les courts arrêts dans les maisons d'amis et les bistros, le long de la rue centrale, sont l'occasion de chants appropriés, mélange d'étrennes, de louanges et de ballades, qui, avec l'avancement de la nuit, prennent de plus en plus d'ampleur, tant la fatigue et la nostalgie emplissent le corps et l'âme des danseurs. Le reste de l'année, la migration, l'afflux de touristes, la facilité de la musique moderne, omniprésente, ne laissent guère d'espace pour les chants traditionnels. Ces soirées du carnaval offrent l'occasion d'apprentissage et de perfectionnement, de mémorisation et de conservation de toute une tradition orale, chantée, déclamée, scandée, murmurée.

Les fins de semaine sont évidemment plus turbulentes : revient alors sur l'île toute une jeunesse que les nécessités des études ont déplacée vers les villes d'Eubée ou à Athènes. Reviennent aussi à Skyros pour le carnaval, comme pour les vacances estivales, tous ceux qui ont quitté l'île, il y a des années, en quête d'une activité professionnelle, sans aucun espoir de retour définitif, avant l'âge fatal de la retraite.

Ainsi le carnaval est prétexte à des retours nostalgiques ou à des retrouvailles chaleureuses et c'est peut-être l'une des principales raisons de la ferveur de sa renaissance. À Skyros, en effet, comme un peu partout en Grèce, et en Europe en général, les fêtes traditionnelles connaissent une nouvelle étape d'épanouissement, de « réanimation » et de remodelage afin de mieux correspondre aux changements sociaux et aux goûts immodérés de mystérieux, d'archaïque teinté d'exotisme, propres à cette fin de siècle.

Et pendant que les couples insolites se narguent, dansent et boivent, les vrais Vieux racontent, comme l'ont toujours fait les Vieux, le mythe d'origine de la fête :

Il y avait une fois un vieux berger qui avait avec sa femme la responsabilité d'un grand troupeau, qui se trouvait déjà sur la plaine de l'autre côté de Skyros, attendant le printemps. C'était l'époque du carnaval, un mois de mars rude : « un mauvais mars pendant lequel on brûle les pieux », tellement le froid revenait inopiné avec toute sa vigueur.

Un soir, la neige commença à s'installer confortablement sur la terre qui verdissait déjà pour nourrir les oiseaux et les hirondelles de retour d'Égypte. Le lendemain matin, elle avait atteint un mètre de haut. Les animaux, moutons et chèvres qui, toute la nuit avaient bêlé, effrayés, se taisaient. Ils avaient quitté la bergerie de fortune où ils s'étaient réfugiés et avaient rôdé dans le maquis jusqu'au moment où la neige les avait engloutis. Le vieux couple, enfermé dans une cabane, redoutait le pire. Deux jours après, la neige ayant fondu, on découvrit les cadavres des bêtes. L'homme, frappé d'un destin si injuste, avait perdu la tête devant la misère du spectacle. Sa compagne aussi. Ils commencèrent alors à rassembler les cloches des boucs et des béliers, que le vieux ceignit autour de sa taille et, dansant et sautillant, ils prirent le chemin du village pour annoncer la catastrophe. Ils y parvinrent tard dans l'après-midi. C'est l'heure où commence, encore de nos jours, la « sortie des Vieux » pour le carnaval.

Ils arrivèrent alors sur la place du village où, comme ils avaient perdu la tête, ils ne pouvaient expliquer ce qui s'était passé, mais ils dansaient, se narguaient, faisaient mille espiègleries. Les paysans pensaient que c'était une façon de se distraire et d'amuser les autres puisque c'était le temps du carnaval. Ils leur offrirent à boire et les vieux dansèrent et tournoyèrent jusqu'au moment où, ivres de fatigue et d'épuisement, ils s'effondrèrent.

Ce n'est que les jours suivants que les paysans se rendirent compte du désastre. Mais depuis on imite les « Vieux ». Peut-être est-ce pour éviter que le mauvais temps se reproduise ?

Quelle belle allégorie de la lutte de l'hiver et du printemps ! Ce mythe d'origine, recueilli pour la première fois vers le milieu du XIX^e siècle, n'est actuellement que l'apanage des savants locaux ou des grands-pères, la génération qui tient autant aux symboles qu'aux réjouissances.

Jadis le signe de la fête était donné le 17 janvier, à la Saint-Antoine, date à laquelle les bergers « déshabillaient » les animaux des cloches et les apportaient au village pour en fabriquer les « ceintures » des Vieux. De nos jours où les troupeaux ne sont plus décorés de cloches, on importe de Macédoine les sonnailles utilisées exclusivement pour la fête. De même les capes de bergers, devenues rares, sont, elles aussi, achetées exprès pour les déguisements.

Force est de constater que des fêtes carnavalesques semblables se déroulent dans toute l'aire balkanique parmi les populations d'éleveurs qui redoutent toujours

le mauvais temps de mars, quand les agneaux et les chevreaux rendent les troupeaux peu mobiles et que brebis et chèvres en pleine période de lactation ont besoin d'herbe fraîche. Les processions des « mamutones », en Sardaigne, avec leur bruit assourdissant de cloches et de sonnailles, y ressemblent étonnamment, sinon dans le contenu, tout au moins dans la forme.

C'est, par contre, dans son association avec les Frangi et les Kyries que le couple de bergers malchanceux de Skyros devient pertinent. Ce mélange et en même temps cette distinction consciente entre le « Nous » et « les autres », du local par rapport à l'importé, expriment avec une densité étonnante les réalités historiques prédominantes dans l'archipel pendant des siècles : une tradition d'occupations occidentales successives où Venise et Gênes se sont longtemps disputé la domination des îles de la mer Égée. Ce n'est qu'au XVII^e siècle que les Ottomans chassent définitivement les Occidentaux de ce ventre mou de leur Empire sans vraiment s'imposer dans ce monde insulaire fragmenté et rebelle. Corsaires, flibustiers, commerçants, les hommes faisaient le guet avec convoitise le long des passages maritimes et ils augmentaient souvent leur patrimoine grâce au butin des bateaux naufragés.

Les femmes, quant à elles, étaient traditionnellement propriétaires des terres, des maisons et des biens de prestige, costumes, bijoux, et vieilles porcelaines, signes extérieurs de la stratification sociale. Les bergers trouvaient grâce dans cette codification sociale assez rigoureuse, correspondant aux « forces populaires et démocratiques » dans une structure aristocratique. Par contre, les cultivateurs, petits propriétaires ou ouvriers agricoles, restaient au bas de l'échelle.

De la Crète aux Sporades septentrionales, de l'île d'Eubée à Chios et à Rhodes, les forteresses vénitiennes s'élèvent encore aux points stratégiques des côtes et des ports, et quelques milliers d'insulaire, grecs catholiques, perpétuent le souvenir de ces liens particuliers avec l'Occident. Le Frangos du carnaval de Skyros en est la démonstration : désigné comme étranger par rapport à son costume, il n'en est pas moins l'ange gardien du vieux berger, renversant ainsi le prototype historique des relations entre une population rurale dominée et une couche étrangère exerçant le pouvoir. La course vers le monastère est une étape de valorisation des traditions locales quant aux innovations « importées » par les étrangers, à savoir le Frangos et sa compagne.

Même si de nos jours, grâce aux mass media, les habitants de l'île et les protagonistes du carnaval de Skyros n'ignorent pas que les travestissements sont une caractéristique constante de cette fête, ils ne peuvent pas pour autant s'empêcher de voir dans les travestissements des Korelles un écho de la mythologie antique. Ils racontent alors que loin d'être un amusement ou une farce, le travestissement des Korelles peut être le souvenir du passage d'Achille à Skyros et la commémoration de son séjour dans le gynécée du palais de Lycomède !

L'île est en effet restée dans la mémoire historique le lieu privilégié au centre de la mer Égée où ont séjourné, pour des raisons semblables mais à des âges différents, les principaux héros de la Grèce ancienne : Achille, pour éviter la guerre de Troie et son destin funeste, Thésée, pour y trouver une mort tragique à cause de la trahison de Lycomède, son hôte.

Aussi peu vraisemblable que soit cette version fantaisiste sur l'origine des travestissements carnavalesques de Skyros, elle n'en est pas moins un indice important sur la mémoire historique et la volonté de son intégration dans les coutumes populaires.

Le dernier dimanche du carnaval a lieu la « présentation ». Car, si les sorties et les processions des Vieux bergers rappellent les angoisses des ancêtres, éleveurs, la satire publique, inspirée de l'actualité locale ou mondiale, fait elle aussi partie du carnaval. Les insulaires distinguent par ailleurs les processions des troupes déguisées, qu'ils appellent simplement les « Vieux », des comédies et des satires considérées comme *carnavali*. Celles-ci sont « jouées » par des acteurs locaux, de préférence des pêcheurs.

Jadis, la satire était jouée sur un « bateau » que l'on tirait sur une partie de la rue centrale. Dans l'île voisine de Skopélos, ce bateau à cheminée fumante, entouré d'*arapides*, arabes, personnes au visage noirci, constituait l'essentiel de la fête. Ces individus commémoraient les luttes des occupants contre les Sarrasins, si l'on se fie aux explications locales.

Les acteurs de Skyros, éloignés de tout syndrome médiéval, se veulent héritiers des traditions antiques grecques ou romaines : les bateaux déplacés sur roues font en effet partie des traditions printanières où les statues des divinités faisaient le parcours entre la ville et la mer sur un *Carrus navalis*.

La majorité de ces comédies carnavalesques sont évidemment perdues à jamais avec la fin de la fête. Pourtant quelques auteurs éponymes, particulièrement appréciés pour leurs qualités littéraires et leur esprit mordant, ont laissé quelques témoignages écrits de la période d'avant la Première Guerre mondiale. Leur étude s'avère très significative dans l'analyse des structures locales en ce qui concerne les répercussions des changements et des innovations introduites dans le fonctionnement de la société insulaire.

Cette esquisse rapide du carnaval de Skyros n'a qu'une seule ambition : démontrer combien cette fête largement partagée dans les différentes cultures européennes peut être polyvalente et souple dans sa « mise en scène » de façon à épouser les traits caractéristiques des traditions historiques et sociales locales. Tout argument semble aux principaux intéressés bon pour faire du carnaval une expression particulière du « pays ». Ce jeu d'identification des hommes-acteurs au terroir est peut-être l'une des facultés inhérentes au carnaval et ceci au-delà de la fonction rituelle, voire magique à l'origine, qui consiste à accélérer le passage de l'hiver au printemps, de garantir santé, richesse et abondance aux membres du groupe qui la pratiquent.

Yvonne de Sike
Laboratoire d'Ethnologie
Musée de l'Homme
Place du Trocadéro
75016 Paris
France